La construction de la représentation du réel dans les premiers mots de l'enfant

Laurent Danon-Boileau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3164>

DOI : [10.4000/praxematique.3164](https://doi.org/10.4000/praxematique.3164)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1990

Pagination : 111-119

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Laurent Danon-Boileau, « La construction de la représentation du réel dans les premiers mots de l'enfant », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 15 | 1990, document 6, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3164> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3164>

Laurent DANON-BOILEAU

Université de Paris III

LA CONSTRUCTION DE LA REPRESENTATION DU REEL DANS LES PREMIERS MOTS DE L'ENFANT

Mon propos est de décrire ce que les mots d'un enfant entre un et deux ans laissent percevoir de sa symbolisation. Une tentative de ce genre se heurte d'emblée à divers écueils. La définition des faits, tout d'abord : qu'est-ce qu'on est en droit de considérer comme « mot » ? Les signifiants sont changeants ; la valeur modale d'un lexème donné est fluctuante et indéfinie (vaut-elle comme dénomination ? injonction ? expression d'affect ?), son extension référentielle variable (« Min » est-ce le chat de la maison ? n'importe quel chat ? n'importe quel animal familier à l'exception d'un chien ? une représentation de chat ? tout ce qui se rapporte au chat : sa gamelle, son panier, etc. ?). Par ailleurs selon le point de vue théorique adopté, la perspective change. Il suffit d'évoquer les noms de Freud, Mélanie Klein, Piaget, Vygotski, Bruner, Bloom, Spitz pour ouvrir l'éventail de cette diversité. Et si le propos ne doit rien exclure, sa cohérence est néanmoins tributaire du choix d'une problématique. Je vais ici essayer d'adopter un regard psychanalytique sur des données recueillies par l'observation directe. Cela ne va pas de soi. D'une part les faits sur lesquels je me fonde sont ceux d'un journal d'acquisition tenu par une mère. Ils ne sont donc ni objectifs ni généralisables. De l'autre je ne les tiens que de seconde main.

Il me reste à espérer que ces objections n'auront pas raison de la bienveillance de mon lecteur. (1)

Mon intérêt sera fondamentalement dirigé sur la naissance de la symbolisation dans l'échange.

Dans l'absolu, la conception naïve de la symbolisation s'oppose radicalement aux propositions psychanalytiques. Le bon sens voudrait que l'enfant commence par dire ce qu'il voit, puis qu'il parvienne à évoquer ce qu'il ne voit pas, tandis que la psychanalyse propose la symbolisation comme une façon de « représenter l'absence » ou encore de « représenter l'Objet d'amour en son absence ». Comment faire le lien ? Quels arguments tirer des faits ? On verra, je l'espère, que si la symbolisation se « soutient » en effet d'une certaine présence, son propos demeure néanmoins d'élaborer le déplaisir qu'engendre l'absence.

Dans son journal, Mireille Brigaudiot note qu'à un an son fils Guillaume, devant une bougie allumée sur son gâteau d'anniversaire, souffle pour l'éteindre, reprenant de façon différée un geste qu'il a vu faire à sa mère.

Cette façon de souffler se répète sur d'autres bougies, puis en direction d'une lampe, enfin d'une boîte d'allumette.

On perçoit je crois ici ce que l'émergence d'une symbolisation suppose de cristallisation d'intentions et de dimensions diverses. Ce qui compte c'est tout à la fois la fascination de l'enfant pour ce qui brille et qui brûle, l'émerveillement de la mère devant son mouvement, le sentiment diffus d'une célébration que perçoit ce dernier. Mais c'est aussi que le souffle, instrument de l'extinction de la bougie, est encore ce qui signifie son attrait. La bouche devient ainsi l'organe qui permet d'agir, et de désigner ce que l'on veut. Le jeu devient alors emblème de la parole en dessinant son trajet.

Le journal relate ensuite des acquisitions plus classiques. Il y a toutefois une figure sur laquelle je souhaiterais revenir. Il s'agit du pointage, accompagné d'un « ça » On dit communément que le « ça » d'un enfant veut attirer l'attention de l'adulte sur un changement. Mais pourquoi donc ? Tout dépend de ce que l'on suppose que l'enfant veut montrer. Or il n'est pas sûr que « ça » désigne un changement d'état. Il indique sans doute la reconnaissance

d'une différence. Mais cette différence n'est pas dans les choses, elle est dans le regard. Le pointage contraste, dans ce qui est visible, ce qui est investi et ce qui ne l'est pas. On aperçoit dès lors la nécessité du recours au regard de l'autre. Ma glose de « ça » ne serait pas « Regarde ce que je viens de voir » mais « Regarde ce que je te montre parce que cela m'importe. Je te demande de le reconnaître en accordant ton regard sur le mien ». « Ça » n'exhibe pas un changement perçu. Il est une demande d'étayage. La convergence des regards sur la chose désignée transforme cette chose en signe d'une représentation circonscrite, et promeut l'enfant en sujet symbolisant. A ce stade, la symbolisation est fortement contrainte : la chose qui la suscite doit être présente, tout comme le soutien que propose le regard de l'Objet d'amour.

Un premier progrès me semble acquis dès lors que l'enfant peut se contenter d'indices plus ténus. Ainsi, en entendant rentrer son père qu'il ne voit pas encore Guillaume s'écrie « Papa ? ». Contrairement à la chose que désigne « ça » le père, ici, n'est pas visible, même si les indices fournis par le réel (le bruit de la porte d'entrée) sont présages d'une présence imminente.

Vient ensuite le stade bien connu où l'enfant peut désigner à sa mère le pantalon du père en disant « Papa ». Cette fois l'indice actuel n'est plus présage de retour. Si le bruit d'une porte annonce des retrouvailles, un vêtement vide est plutôt signe de disparition. Et l'on peut penser que dire « Papa » permet à l'enfant de surmonter l'affect dépressif que cause la vue du pantalon vide, en demandant à la mère qu'elle confirme la permanence du père au travers d'un échange de paroles. La symbolisation se soutient encore du regard de l'autre, mais l'indice cette fois souligne l'absence plus qu'il n'anticipe un retour.

Suivent les premières demandes explicites : « de l'eau » « gâteau » et autres. Elles me semblent témoigner cette fois d'une faculté à produire un signifiant d'une chose, en l'absence de tout indice actuel de sa référence. Reste que l'acte de dire vaut seulement comme anticipation de satisfaction, au point que l'expression « de l'eau », en soi, ne dit rien de l'absence.

Peu après apparaît le fameux « encore », maintes fois glosé. Contrairement à « de l'eau » le terme prend cette fois en compte l'absence actuelle. « Encore » ne peut se dire que de ce que l'on se représente mais n'est pas là. Reste qu'il vise seulement le retour du référent. Il ne désigne pas l'absence actuelle. Il en prend acte mais ne construit explicitement qu'une présence à venir.

A peu près à cet endroit de l'évolution, le journal consulté porte mention d'un événement qui me semble constituer une révolution symbolique aussi marquante que l'épisode des bougies.

L'enfant, dont le père est peintre, demande un jour à celui-ci de dessiner une poule. Le surlendemain, il montre lui-même un gribouillis qu'il a tracé en disant « kot ».

Le point crucial est ici que le mot « kot » cesse de valoir pour le retour d'un référent quel qu'il soit. « Kot » désigne le dessin et témoigne que l'enfant se reconnaît comme l'auteur d'une représentation. Ici s'articulent pour lui non le mot et la chose, mais le signifiant et le travail de représentation qui lui est associé.

Il est assez remarquable que cet événement ait immédiatement précédé toute une série de mutations dans la nature du langage lui-même.

Tout d'abord, nous dit le journal, une période d'intense répétition s'instaure. Ce qui semble indiquer que la répétition se développe si le plaisir à dire « kot » correspond aussi au plaisir à jouer avec la représentation de la poule. Et ceci n'est possible que si l'enfant a renoncé à voir dans le mot prononcé l'anticipation d'un retour.

C'est également très peu de temps après que se met en place un autre marqueur constamment décrit dans la littérature de l'acquisition : le « apu », mot qui scelle la reconnaissance qu'une activité satisfaisante a pris fin. En termes freudiens, on lirait cet « apu » comme une façon de maîtriser l'affect dépressif lié à la cessation d'une activité plaisante. Par rapport au « encore » de naguère, une nouvelle étape est franchie. Si « encore » et « apu » se construisent tous deux en prenant acte d'un monde vide, tandis qu'« encore » vise le retour du plein et en constitue l'attente, « apu » prend acte de la

cessation. Dès lors l'absence actuelle peut être dite autrement que comme le lieu d'une présence à venir. Et cependant, point capital, le deuil qui s'ensuit n'a pas terni la satisfaction passée au point de lui faire perdre son rôle de repère. « Apu » est l'expression d'un deuil qui dit l'absence, à partir de la satisfaction passée.

A ce stade, le mot a donc changé de valeur : il dit la représentation, non l'anticipation du retour de ce qu'il désigne. « Poisson » vaut pour la représentation d'un poisson, il ne dit rien du statut d'un éventuel référent. De là sans doute l'apparition de premières expressions à deux mots telles que « poisson apu ». Car si « poisson » ne fait que construire la représentation que le sujet entend échanger, il devient alors nécessaire de définir le statut référentiel de l'objet du discours. C'est cette détermination seconde que vient inscrire « apu ».

Peu après, le journal fait mention des premiers « non » explicites de Guillaume. Bien que l'apparition d'une parole de refus ne soit sans doute pas étrangère au fait que l'enfant se soit dégagé de l'usage anticipatif du langage, ce qui le conduit à admettre qu'une même représentation peut être affectée de deux valeurs opposées (que le mot de « poisson » puisse renvoyer tout autant à un poisson « là » qu'à un poisson « pas là » ouvre sans doute la voie à l'usage de « dodo » comme amorce de « dodo oui » et de « dodo non »), ce nouveau symbole s'inscrit dans un registre qui n'est plus celui de l'absence. « Non » appartient en effet à l'histoire des conflits avec l'Objet d'amour.

Avant d'en retracer succinctement le décours, deux points méritent d'être soulignés. D'une part, ce qui est traité par celui qui dit « non » est d'emblée une représentation : il s'agit du désir de l'autre, d'un actualisable, non d'une actualité. D'autre part, la représentation qui sert de point de départ au refus n'émane pas du sujet. Pour dire « non » il faut donc que l'enfant dispose de représentations suffisamment stables pour tolérer tant l'absence d'actualisation que la conflictualité des valeurs. Et qu'en outre il n'ait plus à s'étayer comme sujet symbolisant dans le regard de sa mère puisque cette fois il s'agit d'exprimer une divergence.

Revenons à présent sur l'histoire du « non ». La littérature y distingue plusieurs étapes. A un premier stade, il intervient dans des situations très particulières : celles dans lesquelles

l'enfant se plie à regret à une interdiction parentale. Ainsi, en s'écartant d'un radiateur brûlant qu'on lui interdit de toucher, un enfant pourra accompagner son mouvement de retrait d'un hochement de tête et d'un « Non » ! distinct, répétant ainsi l'interdiction qui lui a été formulée. Craignant que son refus d'obéissance ne lui aliène l'amour de son Objet, l'enfant préfère s'identifier au parent interdicteur dans un mouvement paradoxal. Son « Non », écho à la parole de la mère, est une tentative, par le recours à l'imitation de la conduite verbale, pour intérioriser la parole d'un autre, obéir à l'interdit en s'identifiant à celui qui l'énonce, et accepter alors de renoncer à son propre désir. Il s'agit donc d'une énonciation confuse : l'enfant ne cite pas le discours de sa mère, il ne se distancie pas de celle dont il reprend les mots., et c'est de cela même que se résoud le conflit.

Contrairement à ce qu'une vision naïve laisserait prévoir, le premier « non » de l'enfant n'est pas un « non » d'opposition, mais une façon de s'identifier à la mère qui dit non, et surmonter le conflit de désir entre ce qu'il souhaite de lui même et ce qu'il se sent contraint de souhaiter pour conserver l'amour de son Objet d'amour

Après le stade du « non » que je viens de gloser, on trouve la mise en place de la négation de refus. Reprenant l'exemple de toute à l'heure, il faudrait supposer que l'enfant qui dit « non » persiste cette fois dans son intention première de toucher le radiateur. Un « non » de cet ordre suppose que l'enfant soit assez assuré de l'amour de sa mère (et de ses propres représentations) pour pouvoir tenter de lui déplaire.

Mais cela ne veut pas dire pour autant qu'il soit parvenu à construire une représentation indépendamment de celle à laquelle il l'adresse. En effet, dans les premiers emplois de ce nouveau « non », tout se passe comme si l'enfant situait uniquement son projet par rapport au propos de sa mère sans parvenir à articuler l'ensemble au sein d'un énoncé unifié. Ainsi quand il dit « dodo non » par exemple, tout se passe comme si « dodo » constituait dans sa bouche une citation des propos de la mère, qu'il faisait alors suivre de son propre refus sur le mode de la parataxe. Le statut de ce second « non » n'est plus ambigu (c'est l'enfant et lui seul qui en constitue le support), mais l'énoncé dans son ensemble demeure hétérogène.

Ce n'est que dans une étape ultérieure que l'énoncé s'unifie. Même si l'expression demeure « dodo non » « dodo » vient exprimer alors une représentation « neutre » (ni désir ni refus), tandis que « non » reprend le contenu de pensée pour en faire un refus. A ce point « dodo » cesse d'exprimer le désir de la mère dans le discours de l'enfant, et devient simple rappel de l'enjeu du débat (« aller au lit » ou « ne pas aller au lit »). L'enfant s'avise alors que ceux qui disputent ne remettent pas en cause la représentation de ce dont ils disputent, et que leur différend porte seulement sur les qualités que chacun lui assigne .

Cette thématization de « dodo » permet alors à l'énoncé de prendre une nouvelle valeur. Car dès lors que « dodo » (« aller au lit ») devient thème du dialogue, « non », au delà de sa qualité modale, s'esquisse comme prédicat valant pour « être mauvais ». « Dodo non » veut aussi dire « Moi Guillaume je pense que aller au lit est mauvais ».

En intériorisant le conflit l'enfant parvient ainsi à penser une représentation (aller au lit) indépendamment des propriétés qu'il lui confère (« être mauvais »), et l'énoncé peut amorcer un nouveau décours.

Dans un premier temps, l'enfant optait pour l'expression du désir de son Objet d'amour et se détournait du sien propre; dans un second temps il juxtaposait deux expressions dont chacune exprimait un désir contradictoire. Dans un troisième temps enfin, il parvient à former une représentation ambivalente qui n'est d'abord ni désir ni refus.

Dans l'histoire du conflit comme dans celle de l'absence, les premiers contenus symboliques sont contraints, puis progressivement s'émancipent.

Le journal de Guillaume mentionne encore l'existence d'un autre usage de la négation. Feuilletant un livre, l'enfant désigne du doigt une page de texte en disant « ti (=ici) écrit », puis un dessin qui figure en regard en disant « non écrit ». Guillaume note donc une différence. Si l'on tient compte du rôle de « protoprédication » que peut jouer « non » dans « dodo non » on peut comprendre que sa formulation soit « non écrit » plutôt que « pas écrit ». « Pas », dans la lignée de « apu », dit l'absence, tandis que « non », comme on l'a suggéré, ouvre la voie à un certain type de prédication.

« Non écrit » laisse subsister un thème implicite (le dessin désigné par le geste sur la page du livre), en exprimant seulement que le prédicat « écrit » ne lui convient pas.

Bien entendu, dire « non écrit » au lieu de « pas écrit » constitue une réduction de l'éventail des qualités d'une page d'un livre à la seule alternative d'être écrite ou ne l'être pas. Rien n'est encore distingué dans l'ordre du « non-écrit ». Cela ne veut pas dire que l'enfant ne soit pas en mesure de percevoir la différence entre une page blanche et un dessin par exemple. Mais que, lorsqu'il se centre sur la représentation de la page écrite, la distinction - du côté de ce qui n'est pas écrit - entre ce qui est page blanche et ce qui est dessin n'opère pas encore. « Pas » en revanche ouvrirait l'éventail de nouvelles classifications du côté de la négation.

Sans doute cette « limitation » est-elle l'indice que l'enfant ne peut encore construire la conflictualité d'une propriété qui, bien que pensée par lui, ne convient pas au référent auquel il la veut appliquer.

Un jour enfin, Guillaume accueille sa mère en lui montrant du doigt divers objets de la maison, cherchant à lui faire part de ce qui s'est passé au cours de la journée avec la personne qui l'a gardé.

Quand on parle de ce qui s'est passé, on se dégage de l'expression de tout désir transitif, de tout espoir de faire de la parole une anticipation du retour de ce qui a eu lieu. On ne hâte non plus aucun deuil. On accepte de dire les choses pour elles-mêmes. Et pour l'autre.

Cette fois, fût-ce maladroitement, Guillaume a accédé à la catégorie du récit.

Et c'est à ce point que je souhaite refermer le journal.

NOTE

(1) Cet exposé s'appuie sur les mémoires de doctorat conjoints de Mireille Brigaudiot et Catherine Nicolas : *Acquisition du langage : les « premiers mots »* (Deux volumes de 450 pages assortis chacun d'un volume d'annexes de 300 pages, Université de Paris VII, sous la direction d'Antoine Culioli, Paris 1990). Je tiens particulièrement à marquer ma dette à l'endroit de Mireille Brigaudiot dont le Journal a fourni la trame du travail que l'on va lire. On le trouvera en annexe à son mémoire.

Les commentaires qui vont suivre n'engagent que moi, la perspective des auteurs auxquels j'emprunte les faits est assez différente.

langage et société

Revue trimestrielle

*Publiée à la Maison des sciences de l'homme avec le concours du
Centre national de la recherche scientifique*

N° 54 décembre 1990

SOMMAIRE :

- Prescription, intuition et usage : le subjonctif français et la
variabilité inhérente
Shana POPLACK 5
- Étude de la forme et de l'usage de la formule : « je touche
du bois »
Françoise KERLEROUX 35
- Répertoires et actes de communication en situation
plurilingue : le cas de Ziguinchor au Sénégal
Caroline JUILLARD 65

DÉBATS

- Que faire de l'ethnométhodologie ? Réponse à D. Flader et
T. von Trotha
Bernard CONEIN 85

COMPTES RENDUS :

Pierre ACHARD, *La passion du développement. Une analyse du discours de l'économie
politique* (Jacques GUILHAUMOU), p. 99 – *La variation dans la langue en France du XVI^e au
XIX^e siècle*, Ouvrage collectif et *La tradition médicale en Gascogne, Reclams*, n° spécial
(Sonia BRANCA-ROSOFF), p. 103 – Les sciences du langage et l'Europe de demain,
Symposium ALES (Jacky SHÖN), p. 109.

- INFORMATIONS 113